

Éloge de la lenteur

Lori Saint-Martin

Volume 22, Number 2 (65), Winter 1997

Henri-Raymond Casgrain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201308ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201308ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Martin, L. (1997). Éloge de la lenteur. *Voix et Images*, 22(2), 385–389.
<https://doi.org/10.7202/201308ar>

Féminismes

Éloge de la lenteur

Lori Saint-Martin, Université du Québec à Montréal

De *Laurence*, le plus récent roman de France Théoret¹, j'ai envie de dire avant tout que c'est un livre *lent*. Bien davantage que les événements dont France Théoret livre la chronique, compte le parcours intérieur du personnage éponyme, sa longue et douloureuse recherche — devenir soi-même est l'œuvre d'une vie, pourrait-on dire — d'une autonomie financière et intellectuelle toujours menacée, toujours à reconquérir, aussi essentielle que la vie elle-même.

Si la matière du roman ressemble fort à celle de certains best-sellers féminins (entre 1928 et 1945, une jeune femme attachante traverse de nombreux obstacles, devient infirmière, trouve et perd l'amour, noue des amitiés et s'émancipe peu à peu), en revanche le traitement est aux antipodes de la rapidité et de la facilité de la fiction populaire. On ne tourne pas fébrilement les pages de *Laurence* à la recherche de péripéties et de rebondissements spectaculai-

res; on le lit au ralenti, de manière réfléchie, car c'est un livre profond, grave, important. Ce n'est pas son moindre mérite que de nous obliger à adopter cette lecture méditative qui seule permet de l'apprécier.

Par rapport à l'ensemble de l'œuvre de France Théoret, *Laurence* se situe à la fois dans la rupture et dans la continuité. *L'Homme qui peignait Staline* (1989), apparaît maintenant comme une transition entre les brefs textes fragmentés, heurtés, parfois crus des années 1975-1985, et le récit réaliste, plus développé, plus serein malgré la douleur, qu'est *Laurence*. La dimension proprement narrative et référentielle, jamais absente des œuvres passées, occupe ici une place beaucoup plus grande; la longueur du livre (il compte deux fois plus de pages que *Nous parlerons comme on écrit*, la fiction la plus longue qu'ait signée l'auteure jusque-là) témoigne littéralement d'un nouveau souffle plus ample, plus généreux. Toutefois, France Théoret

demeure encore et toujours fidèle à un même projet d'écriture, qui n'a fait, avec le temps, que s'enrichir. J'entends par là l'entreprise de raconter la vie d'une femme «née sans langue, destinée au silence et à l'obéissance²», et qui ne trouve sa voix — et sa voie — qu'au prix d'un effort de volonté exorbitant. Cette femme, à la fois multiple et singulière, résume l'évolution qu'ont connue les femmes de ce siècle, évolution dont l'œuvre de France Théoret est à la fois un témoignage et un moteur.

Le roman suit donc, pas à pas, la lente émancipation de Laurence. Toute jeune, déjà, elle se sait à part. Elle refuse les deux trajets féminins traditionnels, le mariage et la vie religieuse, et s'arrange pour pouvoir concilier le travail et les études tout en abandonnant la maison paternelle. Quitter sa campagne natale signifie refuser un monde où «il n'y avait aucune possibilité de bonheur» (p. 32), s'arracher à la misère profonde et à l'asservissement, au conformisme ambiant, au malheur quasi héréditaire, et, surtout, à un père froid, sévère, l'incarnation même de la Loi. Le patronyme, «Naud», évoque autant l'attitude du père, négation obstinée de la vie, que celle de Laurence, qui dit «non» à son éducation, donc à son géniteur. La ville — elle s'établit à Montréal après avoir connu plusieurs petites villes — est le lieu de toutes les possibilités: les études (son père l'a retirée de l'école à onze ans), un travail émancipateur malgré le pouvoir abusif des religieuses qui l'emploient, des loisirs variés, des visages nouveaux, une certaine liberté née de l'anonymat, l'occasion surtout d'échapper aux regards et

aux racontars. La métamorphose de Laurence est autant physique (des tenues élégantes, colorées, remplacent les hardes sans forme faites de laine brute) qu'intérieure. Le travail rémunéré, les amitiés, la sexualité hors mariage, la réflexion, sont à la fois les moyens de son affirmation et les signes concrets de sa réussite. Tout en demeurant proche des femmes, de sa sœur comme de plusieurs amies, Laurence s'approprie certaines attitudes dites masculines qu'elle reconnaît comme des qualités humaines: la droiture, l'affirmation de soi, le refus de se justifier, la liberté de pensée. «Il faut tout voir» (p. 28), affirmait Gaston, son grand amour perdu, devise que Laurence fait sienne. Marginale, elle n'affiche pas sa déviance, ne jouit pas de la violence et du défi. À défaut de s'intégrer à son milieu d'origine, elle tente de s'inventer un monde où l'amitié et l'entraide occuperont une large place: «Le bonheur confirma sa décision.» (p. 34)

Laurence est bien ce roman sur l'argent dont France Théoret évoquait depuis quelques années la préparation: chaque page ou presque nous entretient de la misère des campagnards, de la dot nécessaire autant à la religieuse qu'à la fiancée (la famille de Laurence n'a pas les moyens de destiner un fils à la prêtrise), du coût des études et de la vie. L'incidence des mouvements économiques nationaux et internationaux (krach boursier, reprise, syndicalisation) sur la vie des individus revient comme une hantise; Laurence perd même son fiancé en raison de la Crise, qui l'oblige à aller gagner sa vie ailleurs. À l'opposé de sa sœur Odette, qui a épousé un homme

riche mais joueur et qui vit désormais dans l'attente d'un héritage contre la promesse duquel le couple a cédé son indépendance, Laurence, seule, tente d'assurer ses vieux jours en se lançant dans la construction d'immeubles locatifs. De l'ensemble des transactions qui forment le roman ressort donc une économie, fort complexe, de la dette et du don. Conformément aux exigences de son père, Laurence envoie chaque mois à sa famille la presque totalité de sa paie, sans révolte comme sans plaisir du reste, car le patriarcat n'y voit que son dû : « Elle leur devait la vie, une dette qui ne serait jamais acquittée. » (p. 20) Mais Laurence refuse l'amertume et l'endurcissement, demeurant ouverte aux appels à l'aide : s'inspirant sans doute de la générosité de la femme de son patron médecin, qui lui a fait cadeau de beaux vêtements d'occasion, Laurence paie la dot d'une de ses sœurs religieuses, offre à une camarade de classe l'argent pour un avortement clandestin, fait vivre Odette et la comble, en plus de l'essentiel, de jolies tenues, de skis et de leçons de musique. Autrement dit, ayant rompu avec les valeurs ambiantes, qu'incarne à la perfection sa famille, Laurence tient à demeurer solidaire des siens et des autres. Conjuguer la proximité et la distance, donner sans se laisser dévorer : voilà la quête, toujours actuelle, qui l'absorbe.

Fait curieux, ce roman de l'argent est marqué par une extrême économie de moyens narratifs. Comme pour signaler le caractère volontaire, presque excessif, de sa sobriété, il porte en épigraphe une phrase de Hannah Arendt : « Constant comparing is really the quintessence

of vulgarity. » Bannies les comparaisons, donc, tout comme les descriptions et les dialogues : l'aspect physique de gens, les maisons, les paysages, à peine suggérés, ne comptent que dans l'exacte mesure où ils éclairent l'évolution intérieure du personnage. La ponctuation est des plus dépouillées aussi : même les phrases complètes sont liées au moyen d'une simple virgule. Frappe encore la faible incidence de mots connecteurs ; là où on s'attendrait à un « mais » ou à un « bien que », on ne trouve souvent, encore une fois, qu'une virgule : « Il n'était pas sourd, prenait un temps démesuré à prononcer un mot. » (p. 213) Ainsi, les lecteurs sont invités à combler les blancs du récit, à rétablir en pensée les liens. En général, l'itératif et l'abstraction remplacent les mises en scène dramatiques. Voici par exemple le récit intégral de la guérison de la mère : « Rosalie boulangea. Un vent de soulagement courut dans la maison, la mère ne souffrait pas d'une maladie incurable. On sentit une joie, les fillettes s'empressèrent, mieux disposées à leur apprentissage. » (p. 82) Ici comme ailleurs, l'action cède le pas aux impressions, finement captées. Nulle recherche d'effet dramatique, nulle concession, seulement un récit sobre, intelligent, où prime la recherche de la justesse, de la vérité.

Un livre marque à tout jamais la vie de Laurence, *Les Misérables* : l'immense compassion et la révolte tout aussi passionnée de Victor Hugo, sa dénonciation de l'autorité mal employée et de la brutalité, sa revendication de la justice universelle, seront pour elle une illumination. Mais par-delà cette référence explicite, c'est à une autre œuvre où

domine la quête de la fraternité et de la justice sociale qu'on pense sans cesse en lisant *Laurence*: celle de Gabrielle Roy, que France Théoret prolonge et approfondit. Laurence, la jeune femme ambitieuse qui navigue tant bien que mal entre la solidarité et le détachement, ressemble en cela à Gabrielle Roy elle-même, dont France Théoret a saisi les ambivalences dans un texte paru il y a peu dans *Voix et Images*: comme Gabrielle Roy, Laurence est «piégée par sa naissance dans une famille pauvre qui réclame son soutien³» et fait l'«apprentissage de la subjectivité qui exige de ne pas céder aux enracinements⁴». Les ressemblances se situent aussi au niveau événementiel: Laurence soigne quelque temps, dans une île aussi isolée que celle de la Petite Poule d'eau, une nouvelle accouchée dont les enfants la suivent partout, comme ceux de Luzina suivaient Mademoiselle Côté. Surtout, se multiplient les échos de *Bonheur d'occasion*: même fille en rupture avec le milieu familial et ses valeurs, mais qui soutient fidèlement les siens; même mère vieillie avant l'âge par le travail et les maternités, alors que le père demeure jeune; même contact mère-fille tendre mais muet; même passage de la campagne à la ville; même préoccupation pour la justice sociale; même attention accordée au pouvoir de l'argent. Sans parler de la présence d'un enfant mal nourri et chétif proche parent du Daniel de Gabrielle Roy, ni de la scène où Laurence, à la recherche d'un Monsieur Roy justement, qui lui doit de l'argent par l'entremise de sa fille, est violée par deux inconnus. Mais, du moment où Laurence, à la différence de Florentine, n'est pas

enceinte à la suite de cette furtive rencontre avec la sexualité, elle peut échapper au parcours habituel des héroïnes de roman pour devenir une femme seule, autonome, donnante. Laurence ne connaîtra pas un bonheur d'occasion venu de la conscience de s'en être remise à un autre pour son avenir (ce sera en revanche le cas de sa sœur Odette), mais celui, moins romantique mais plus solide, de choisir — et de se choisir — elle-même.

L'affirmation progressive de Laurence, sa révolte qui fait place au fil des ans à la sérénité, ne s'accompagnent d'aucun romantisme et ne font jamais perdre de vue la souffrance qui est encore le lot de la plupart des femmes. En effet, le roman de Laurence s'ouvre également, un peu à la manière de *Nous parlerons comme on écrit*, à d'autres destinées féminines moins heureuses. Les folles de Saint-Michel-Archange, les filles-mères humiliées de la Miséricorde, une jeune femme devenue gravement malade après le départ de son fiancé, une autre qui meurt des séquelles d'un avortement clandestin, une autre encore qui devient religieuse faute d'aptitude à vivre, enfin Odette, dotée de la révolte de Laurence mais sans sa bonté et son humeur égale, qui, dépassée par les maternités, sombre peu à peu dans le désespoir: toutes ces femmes ont en commun l'aliénation, la soumission et la défaite contre lesquelles Laurence lutte de toutes ses forces. Ainsi, bien qu'il brosse le portrait d'une évasion réussie, le roman ne perd jamais de vue l'ensemble de la situation des femmes dans une société où l'on cherche à «briser les volontés récalcitrantes dès le plus

jeune âge» (p. 220). Entre le don de soi infini qui a détruit la mère et l'égoïsme stérile d'Odette, Laurence cherche une voie mitoyenne qui se révèle être celle-là même de la sagesse. Dans sa complexité, sa générosité, sa force tranquille et sereine, *Laurence* marque pour France Théoret un nouveau, et heureux, départ. Voilà un véritable

roman de la maturité, qui ne ressemble à nul autre.

1. France Théoret, *Laurence*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 314 p.
2. France Théoret, *Nous parlerons comme on écrit*, Montréal, Les Herbes rouges, 1982, p. 26.
3. France Théoret, «Ce que parler veut dire», *Voix et Images*, vol. XX, n° 3 (60), printemps 1995, p. 688-689.
4. *Ibid.*, p. 684.